

de la meilleure fabrique et du dernier goût. Après avoir songé à parer notre personne, n'oublions pas de récréer un peu notre esprit, ce pauvre esprit qui travaille souvent si durement et cherchons à le calmer par de douces harmonies. Il n'y a que ça ! Allons donc chez M. Ed. Archambault 1686, rue Sainte-Catherine — vous voyez que je reste toujours dans l'est, c'est plus canadien — et pendant qu'un musicien, attaché à la maison fait résonner les notes d'un piano de superbe facture, reposons-nous doucement. Ah ! si on me présentait un piano pour mes étrennes ! si jamais cela arrive, ce sont les pianos chez Archambault qui auront la préférence, je m'en fais la promesse. En attendant, mon cœur balance entre une guitare ou une mandoline ; il est pincé, c'est sûr, mon pauvre cœur. Et puis, quelles ravissantes romances, quelle délicieuse musique classique ! Je choisis une étude de Chopin, une valse de Schumann et me voilà heureuse toute une soirée.

Et voilà qu'en continuant ma flânerie dans la rue Sainte-Catherine, je remarque au numéro 1613, près de la rue St-Hubert le magasin C. J. Grenier, fabricant et importateur de corsets. Un corset pour étrennes ? pourquoi pas ! quand il est aussi souple et aussi luxueux que celui qui me tombe sous les yeux. Il y en a de plus modestes et d'aussi durables en même temps mais à des prix modérés. Décidément, nous voici devant un marchand obligeant, qui est décidé d'obliger toutes les bourses. Achetons encore des jarretières — honni soit qui mal y pense ! — leur couleur bleu ou rose doit être d'un si bel effet sur un bas noir. Sans compter que les jarretières, chez M. Grenier, sont tout à fait hygiéniques et de bonne qualité. Je dirais bien un mot des tournures, mais, je suis un peu intimidée. D'ailleurs, si quelques-unes de vous en avez besoin, chères lectrices, je vous dis tout bas : Allez chez Grenier.

Je vous vois venir et me crier : Comment, rien à mettre sous la dent, et dans un temps de fêtes encore ! Patience ! croyez-vous, par hasard, que je n'aime pas les bonnes choses aussi ? Et pour vous montrer que je m'y entends, je vous conduis immédiatement à la grande épicerie d'Argencourt, coins des rues Saint-Denis et Ontario. Quel régal, chères lectrices, et si dans le ciel on a d'aussi bons pâtés de foie gras, des olives aussi juteuses, des fruits aussi savoureux que chez d'Argencourt, eh bien, on pourrait se résigner à aller, au ciel... dans quelques années. Mais comme il est défendu, même en vue du bonheur éternel de se laisser mourir de faim, achetons nos provisions de Noël et du Jour de l'An chez d'Argencourt. C'est étonnant tout ce qu'on y trouve : jusqu'aux bonbonnières comme chez le meilleur confiseur. (Entre nous, ne croyez-vous pas que j'en aurais mérité une ?) Les fruits confits, ça n'est pas déplaisant, comme on dit en bas de Québec. On m'en donnerait mon saoul que je crierais : encore ! Et les liqueurs donc ! Anisette, maraschino, chartreuse, curaçao, crème de coco, etc, etc, puis, tous ces beaux paniers de vin où selon le vers Beaudelaire : l'âme du vin chante dans les bouteilles... Bien ! si vous allez vous approvisionner chez M. d'Argencourt, c'est votre famille qui ne sera pas à plaindre. Et vous m'invitez pour le réveillon de Noël, n'est-ce pas ?

Je connais un monsieur, pas trop joli, ni trop laid non plus, — il ne faut pas décourager personne — qui a l'intention de me faire un cadeau au jour de l'an. Il croit qu'il me doit cela pour le service que je lui ai rendu, dimanche dernier, en

recousant les boutons de son paletot. Le pauvre homme ne sait que m'offrir et si je laisse à lui-même, je suis sûre, qu'il va faire des bêtises. J'aime autant lui faire savoir tout de suite que s'il m'achète une belle boîte de parfums chez M. Brillon, pharmacien, 540 rue St-Denis, je serai au comble du ravissement. On y vend une parfumerie supérieure. Et je puis bien vous l'assurer, car je m'y connais. N'est-ce pas que c'est exquis de porter constamment sur soi, un soupçon — le seul permis — de parfum. Et quand il est de bonne qualité, quelques gouttes à la fois suffisent pour embaumer... toute une vie. Ainsi si monsieur Charlie veut m'offrir un flocon de *Rose-Iris* ou de *Senteurs des Prairies* (ou bien les deux à la fois) ces deux essences très en vogue en ce moment, je me considérerai bien servie. Il y a encore des articles de toilette très gentils chez M. Brillon : vaporisateurs, brosses à cheveux, à hardes ? Aimez-vous l'ébène ? à mon avis, c'est mieux et plus propre que l'argent et d'un luxe moins criard.

Allons, je vous ai livré tous mes petits secrets, mais je ne le regrette pas. Entre Canadiennes, il faut s'aider. Une photographie est encore une jolie chose acceptée avec plaisir. Quéry, côte-t-Lambert, vous posera, avec sa bonne humeur accoutumée en face, de profil, en pied, aux trois quarts, comme vous voudrez. Les personnes laides ne se reconnaissent plus dans les portraits de Quéry, tant elles sont embellies. C'est un avantage. Là-dessus je vous quitte, en vous souhaitant une bonne année. Que ceux qui m'en désirent autant le disent à

FURETEUSE.

N. B. — N'allez pas croire que le cadeau d'un abonnement au *Journal de Francoise* soit à négliger. Les parents devraient donner cela à leurs fillettes, un mari à sa femme et un cavalier à sa blonde. Mazette ! que tout ce monde là serait heureux !

F.

Les gouvernements qui ont à cœur la prospérité de notre pays regarderont la colonisation de nos terres comme le moyen le plus sûr, et le plus direct d'y arriver.

ANTOINE GÉRIN-LAJOIE.

(Jean Rivard)

La lettre de Lili

Croquis moderne

PERSONNAGES

MONSIEUR (35 ans).

MADAME (28 ans).

UNE BONNE.

Temps : le 31 décembre de nos jours.

PREMIER ACTE

SCÈNE I

MONSIEUR PUIS MADAME

La scène représente une salle à manger somptueusement meublée. Buffet en acajou sculpté, chargé d'argenterie et de verre coupé ; dresseoir *idem* couvert de fine verrerie de vins et de liqueurs de choix ; fauteuils rembourrés en cuir de Russie ; table ronde à pied massif, où en ce moment deux couverts sont mis ; murs sobrement ornés de quelques natures mortes signées de noms célèbres ; *Cozy Corner* enfoui dans un fouilli de plantes exotiques, de coussins multicolores et de bibelots ; en face du buffet une *Grand-Father-*

Clock incrustée en nacre marque sept heures. Monsieur, assis en face de la table a fini de diner. Il lit les quotations de la Bourse dans le journal du soir, et, sans lever les yeux, il prend de temps à autre une gorgée de café, ou suce un grain de raisin de Valence qu'il prend à même la corbeille de fruits en face de lui. On sonne, Monsieur relève la tête, écoute, reconnaît la voix de madame, regarde l'heure, fronce le sourcil, et se remet à lire affectant de ne pas l'avoir vu entrer. Madame est en toilette de rue très élégante ; mantau en peau de phoque bordée d'hermine, jupe collante, chapeau noir à large bord, garni de plumes d'autruche de même couleur voilette à mailles très lâches, faisant ressortir la fraîcheur bien réelle du teint, animé encore par le froid du dehors.

Elle jette son manteau sur un meuble, se pose bien en face de son mari, et déboutonne nonchalamment ses gants avec cet air de suprême et coquette indifférence qu'assument les femmes sûres de leur effet.

MADAME—Tu dînes bien à bonne heure ce soir, sans reproche.

MONSIEUR (*Sans lever les yeux*)—Et toi, tu rentres bien tard pour diner.

MADAME—Sans reproche ?

MONSIEUR—Comme tu voudras !...

MADAME—Merci Tu es toujours d'une galanterie !

Silence pendant lequel madame enlève ses effets et s'assied à table, Monsieur relit les quotations pour la troisième fois et paraît nerveux.

MADAME—Ce que j'en ai fait de courses !... La modiste... le coiffeur... les étrennes pour les enfants... A propos... les as-tu vus ?...

MONSIEUR (*Lisant toujours*)—Qui ça ?... les étrennes ?...

MADAME—Toujours spirituel. Je ne sais vraiment pas comment ont fait tes parents pour te sauver la vie. Tu étais pourtant destiné à mourir jeune si la sagesse des nations dit vrai. Tu sais peut-être que c'est demain le jour de l'an !

MONSIEUR [*Se renversant dans son fauteuil, les mains derrière la tête*—Pas vrai ?... Mon Dieu que tu es savante !...

MADAME [*paraissant ne pas avoir entendu*—Je croyais te trouver avec les enfants, leur contant des contes de Noël comme tu le fais d'habitude tous les trente-et-un décembre.

MONSIEUR [*se levant et avec explosion*—Et moi j'espérais, pour une fois, te trouver à la maison en rentrant ce soir. Je me faisais fête de diner en famille, Lili à droite, Paul à gauche, toi en face, à l'autre bout de la table. Mais il faut croire que tout cela est trop